



FONDATION HUGOT
DU
COLLÈGE DE FRANCE
— 1979 —



LA CHAIRE HISTOIRE CONTEMPORAINE DU MONDE ARABE DU COLLEGE DE FRANCE

Avec le soutien de la

FONDATION MOULAY HICHAM et de la FONDATION HUGOT DU
COLLEGE DE FRANCE

GENERATIONS ARABES

MATTHIEU REY

‘La jeunesse en Syrie, des générations du président?’

Fondation Hugot, Paris

28 et 29 juin 2012

Après avoir souligné le fort investissement symbolique dont la "jeunesse" fait l'objet au cours des derniers événements, en Syrie, nous nous proposerons dans cette communication de revenir sur les éléments constitutifs de ce qui pourrait déterminer la trajectoire d'une génération 2011. Il faut souligner, dans un premier temps, les contours de cette jeunesse, en proposant une analyse de sa diversité et de son importance relative au sein de la société. Puis, en s'intéressant à la trajectoire historique de la Syrie contemporaine, il est possible de restituer les conditions d'émergence d'une nouvelle génération, fortement différenciée de ces aînées, tant du point démographique, que de par sa place dans l'économie ou la culture du pays. Enfin, si l'on suit l'approche développée par Karl Mannheim autour de la structuration subjective du phénomène générationnel au sein d'une société, il est possible de réfléchir autour des référents communs partagés par les "jeunes" de Syrie. L'étude des caractères de la socialisation, de la construction de la mémoire sociale ou des événements déterminants, invite à repenser le moment fondateur et définissant de cette jeunesse, qui devient, bien plus qu'une génération 2011, celle du président, par l'investissement symbolique dont son avènement a fait l'objet.

Mot-Clé : Moyen Orient, générations, Guerre d'Irak, jeunesse.

En guise d'introduction, quelques images parues ces derniers mois donnent une saisie de l'investissement symbolique autour de la "jeunesse" syrienne¹.



¹ Site de l'autorité générale de la Révolution Syrienne pour la première photo, <http://www.reuters.com/article/2012/04/13/us-syria-assad-idUSBRE83C0VY20120413> pour la seconde.



Loin d'être des supports anodins, ces images attestent de plusieurs éléments autour de la question des générations. Les "jeunes" sont inscrits dans les discours, comme le cœur du combat, et sont les porteurs des valeurs, que ce soit pour ceux qui se déclarent partisans ou opposants du régime². À regarder de près, une certaine modernité de la présentation se retrouve dans les deux camps. Tous deux usent de l'image du jeune au cœur des symboles susceptibles de le représenter. Comme Thierry Boissière l'indique³, il y aurait bien autour des derniers événements, la naissance d'une génération en Syrie. Le singulier est-il adéquate? Y aurait-il deux jeunesse, l'une pour la révolution, membre des *thuwar*, l'autre, proche des partisans, ou *mu'ad*? La pluralité des situations des jeunes mérite d'être interrogée.

Le choix de traiter de la jeunesse syrienne dans le cadre d'une réflexion sur les générations arabes renvoie donc dans une large mesure à ce premier constat : la société syrienne investit dans l'image de sa jeunesse comme vecteur de diffusion de ses valeurs. Cette notion, la jeunesse, transcende autant que faire se peut les clivages qui scindent les groupes politiques et sociaux en Syrie. Il existe des jeunes de toute confession, de toute ville, de toute obédience politique, de toute position sociale. En cela, une réflexion sur la jeunesse permet de dresser un portrait en décalé de la Syrie contemporaine, pour saisir la manière dont une nouvelle structuration identitaire a été possible par ce groupe. Pour cela, Asef Bayat propose de distinguer les jeunes et la jeunesse, cette dernière appellation est alors réservée à un groupe d'âge qui a conscience de son unité, en tant que composante sociale⁴. Dès lors, il faudra considérer, dans un premier temps, les jeunes syriens comme un segment social défini par deux âges (entre 20 et 35 ans), puis comme un groupe social.

La jeunesse n'est qu'un mot, expliquait Pierre Bourdieu⁵. Certainement, les contrastes sont forts et il est vain de vouloir rendre compte, ici, de la variété et de la diversité des jeunes

² Cette opposition binaire pour réductrice qu'elle soit, permet de désigner grossièrement les deux composantes de la jeunesse. Ce texte est écrit en juin 2012.

³ Thierry Boissière (2012) "Les limites d'une approche confessionnelle de la crise syrienne", *Libération*, 12 juin 2012.

⁴ Linda Herrera, Asef Bayat (2010) *Being Young and Muslim, New Cultural Politics in the Global South and North*, Oxford, Oxford University Press, p. 7.

⁵ Pierre Bourdieu (1984) "La jeunesse n'est qu'un mot", *Questions de Sociologie*, Paris, Ed. Minuit. Plusieurs relectures de cet entretien ont été proposées et indiquent l'importance de l'étude de la jeunesse, qui s'impose en soi comme objet de recherche, voir Madeleine Gauthier, "La jeunesse, un mot combien de définitions?", dans

syriens. Par leur localisation, entre mondes ruraux et urbains, par la fragmentation d'un espace national en communautés, en groupes sociaux divers, les situations varient fortement. Est-il loisible dès lors de vouloir projeter un critère de distinction sur la jeunesse, groupe séparé des autres composantes sociales ? Dans une certaine mesure, il est possible de catégoriser un groupe d'âge autour de quelques caractéristiques fortes⁶. En choisissant les 21 à 35 ans, la probabilité d'obtenir un échantillon de personnes sans dépendance stricte à la famille, étant majeures, et intégrées dans de nouvelles dynamiques sociales, économiques et culturelles, est relativement forte. Le terme arabe de *shâb*, invite à envisager une autre dimension essentielle : l'individu n'a pas d'enfants, sans que cela ne signifie en retour qu'il ne soit pas marié⁷. La population sur laquelle porte ce travail s'apparente donc aux *shabâb*, qu'ils soient opposants ou partisans. Pour des questions de terrains, les remarques s'adressent davantage à une jeunesse urbaine, ce qui représente 51 % de la population syrienne jeune⁸, des deux sexes, et de la plupart des territoires syriens.

Le fait d'énoncer "la jeunesse", permet-il pour autant de saisir une génération? Ce terme, forgé au cours de la tradition historique et sociologique du XIX^e siècle, renvoie, en premier lieu, à une unité de mesure du changement historique⁹. Il en vient à se muer autour de Karl Mannheim en concept opératoire, celui d'un groupe d'âge uni et construit par l'événement¹⁰. Cette conception a depuis servi de nombreux travaux d'histoire et de sociologie pour articuler le temps de l'événement et son vécu, à travers une sociologie historique compréhensive¹¹. Néanmoins, Jean François Sirinelli indique les limites d'une telle approche : elle restreint la multiplicité des expériences. Pour corriger de tels biais, il propose au contraire d'accentuer la pluralité des visions en introduisant le pluriel. Ce sont des générations qui vivent l'événement, qui se remémorent, qui se situent par rapport à lui. Cette perspective est largement celle retenue ici, qui consiste dans la délimitation de personnes à même, par leur âge, de se souvenir des événements communs pour se construire par rapport à ces derniers¹². Néanmoins, à la différence de la plupart des travaux sur les générations, il n'est pas possible - ou il est prématuré - de parler de génération 2011 dans la mesure où une génération ne se forme qu'*a posteriori* de l'événement¹³. En cela, le travail proposé ici consiste à tenter de cerner quelques éléments de "différenciations"¹⁴ qui permettent de suivre les trajectoires multiples de ceux qui sont en passe de générer une génération. Il reprend largement les pistes

Madeleine Gauthier et Jean-François Guillaume (1999) *Définir la jeunesse?: d'un bout à l'autre du monde*, Sainte Foy, éd. IQRC.

⁶ En suivant les travaux d'Olivier Galland, les deux paramètres de la position dans la famille et dans le monde du travail permettent de cerner une population particulière, dans Madeleine Gauthier et Jean-François Guillaume, (1999) *op. cit.*, p. 34.

⁷ Parmi les critères de définition reconnue, l'absence d'enfant est importante. Remarquons un écart grandissant entre le mariage et le premier enfant, attestant de nouvelles pratiques démographiques et familiales autour de la découverte du couple et de l'élargissement du temps de l'individu.

⁸ UNFPA (2008) *Mashru' da'm al istratijiya alwataniya lilshabâb fi suria*.

⁹ Pour une histoire de l'utilisation et de la formation du concept de génération en sciences sociales, voir Claudine Attias Donfut (1988) *Sociologie des générations, l'empreinte du temps*, Paris, P.U.F., p. 38-43.

¹⁰ Karl Mannheim (1972) "The problem of generations", dans *Essays on the Sociology of Knowledge*, Londres, Routledge, Kegan Paul.

¹¹ Pour le concept de sociologie compréhensive, voir Max Weber (1995) *Economie et Société*, Paris, Pocket pour un exemple des plus pertinents de l'usage de la génération en histoire de l'Orient arabe contemporain, voir Leila Dakhli (2009) *Une génération d'intellectuels arabes : Syrie et Liban 1908-1940*, Paris, L'Harmattan.

¹² Ce qui rejoint l'approche de Pierre Nora, qui rappelle que "la véritable question que pose cette métamorphose contemporaine (...) pourquoi et comment, au fur et à mesure que s'accélère le changement, l'identification horizontale de l'individu par la simple égalité des âges a-t-elle pu prendre le pas sur toutes autres formes de l'identification verticale?", Pierre Nora (1992) "La génération", *Les Lieux de Mémoire*, T. III, Paris, Gallimard, p. 492.

¹³ Jean François Sirinelli (2008) "Génération, Générations", *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, n°2, p. 112

¹⁴ Jean François Sirinelli (2008) *art. cit.*, p. 113.

de travail élaborées par Emma Murphy, qui relisent les travaux portant sur les phénomènes de jeunesse dans le monde arabe pour montrer comment elle est tout à la fois un groupe en soi par le nombre, et pour elle, par le récit¹⁵.

La méthode retenue a été tant quantitative que qualitative. En termes de données chiffrées, l'ouverture politique et sociale inaugurée par le nouveau président Bashar al Assad à partir de 2000 conduit à une réinsertion de la Syrie dans le champ d'étude des grandes institutions internationales, la plupart dépendantes de l'ONU. Leur implication conduit à la constitution des premières enquêtes dressant des portraits chiffrés du pays¹⁶. Ces chiffres, résultat de processus d'enquêtes qui se veulent extensives¹⁷, offrent un premier tableau du pays. Un second travail résulte d'observations et des suivis quotidiens des situations syriennes depuis le début des événements de 2011. Il est possible de les lire non dans leur implication politique, mais dans leur dimension sociologique, comme des verres grossissants de situations sociales préexistantes qui se sont données à voir plus aisément à l'occasion des processus de mobilisations. Enfin, une campagne d'entretiens semi-directifs¹⁸ auprès de jeunes (tel que nous les avons définis) a visé à clarifier le contenu et le sens de l'action et de la mémoire sociale de ce groupe¹⁹.

Cette méthodologie répond aussi à un contexte d'étude. La Syrie demeure l'objet d'une relative marginalisation dans les recherches du Moyen Orient. Ces dernières se sont portées pendant longtemps sur la spécificité constituée par le parti au pouvoir, son ascension et son mode de gouvernement. Jusque récemment, un constat d'ambivalence domine : "Alors même que la question politique est jugée difficilement abordable en raison de la nature du régime, peu enclin à se voir analysé et critiqué, les travaux de recherche se focalisent presque exclusivement sur les analyses du système politique²⁰". Une nouvelle orientation s'est dessinée autour d'enquêtes, fruit elles-mêmes de l'entreprise d'ouverture initiée depuis 1997²¹. Parmi les résultats les plus probants qui ont pu être acquis, le champ de la culture a pu être largement questionné²², démontrant comment il peut être moteur et reflet des dynamiques culturelles et sociales de la Syrie contemporaine. Il demeure que les études sont rares. L'ambition est aussi de contribuer à un approfondissement de ces recherches.

À l'instar de la plus part des travaux portant sur les générations et sur la place de la jeunesse²³, la restitution de son importance démographique s'impose pour prendre en compte tout à la fois son poids relatif dans la société et l'ensemble de besoins que ce groupe fait naître. Selon les critères d'âge retenus, les *shabâb* syriens sont nés entre 1977 et 1992. Leurs effectifs annuels représentent en moyenne 350000 à 400000 individus.

¹⁵ Emma Murphy (2012) "Problematizing Arab Youth: Generational Narratives of Systemic Failure", *Mediterranean Politics*, 17, 1-5.

¹⁶ Le premier rapport date de 2000, ce qui n'est guère étonnant. Préalablement, les initiatives des organismes internationaux sont largement entravées au nom d'une méfiance à l'égard d'institutions susceptibles de présenter la Syrie d'un point de vue négatif.

¹⁷ La méthodologie de ces enquêtes est définie en vertu de la recherche de la représentativité des populations interrogées, sans plus de précisions. Voir pour la méthodologie, UNFPA (2008).

¹⁸ Voir sur la pertinence de cette approche, Everett H. Hughes (1996) *Le regard sociologique : essais choisis*, Paris, EHESS.

¹⁹ Maurice Halbwachs (1994) *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.

²⁰ Sylvia Chiffolleau (2006) "Présentation", in *La Syrie au quotidien. Cultures et pratiques du changement, Revue des Mondes Musulmans et Méditerranéens*, 115-116, p. 9

²¹ *Ibid*, p. 10.

²² Sylvia Chiffolleau (2006), *op. cit.* et Cecile Boëx (2011) *La contestation médiatisée par le monde de l'art en contexte autoritaire, l'expérience cinématographique en Syrie au sein de l'Organisme général du cinéma 1964-2010*, thèse de doctorat, Aix en Provence.

²³ Emma Murphy, *art. cit.*, p. 7-9.

Date	Taux d'accroissement naturel	Effectifs générationnels	Espérance de vie à la naissance	% de la population	Taux d'accroissement naturel Tunisie
1977	3,33	366972		4,55	2,53
1978	3,38				2,68
1979	3,45				2,71
1980	3,52	394961	65	4,43	2,67
1981	3,56				2,65
1982	3,55	412069		4,31	2,62
1983	3,48				2,58
1984	3,38		64		1,97
1985	3,26	431631		4,08	3,05
1986	3,16				3,15
1987	3,08	438284		3,88	2,53
1988	3,03		65,4		2,22
1989	2,99				1,28
1990	2,97	441129	66,3	3,57	2,43
1992	2,94	442066	66,1		1,99
1993	2,87				2,04
1994	2,76				
1995	2,62	444251			

La comparaison aux autres pays arabes démontre la particularité de la situation syrienne. Pour comprendre cette situation, qui diffère de phénomènes régionaux, Youssef Courbage rappelle le décalage des politiques démographiques syriennes par rapport aux autres États²⁴. Le basculement des politiques natalistes date de 1986. Dès lors, il est possible de considérer que ce groupe d'âge présente deux caractères forts: les effectifs des classes d'âges sont relativement constants au cours de la période²⁵ et ils constituent les plus importants que la Syrie contemporaine ait comptés. Leur dénombrement établit qu'en moyenne ce sont entre 360000 et 440000 individus par an, soit rapporté au chiffre global de la population, 3,8 à 4,4%²⁶. Ainsi, en vertu de ces données, en 2006, le groupe étudié comprend environ, 6.7 millions de personnes, soit 34 % de la population. De fait, ce groupe d'âge constitue en lui-même une importante composante démographique du pays.

Pour comprendre sa position dans le pays, quelques éléments forts méritent d'être rappelés concernant la trajectoire de la jeunesse en Syrie. Le cadre général dans lequel ont évolué ces classes d'âge résulte des politiques établies par le régime politique dominé par le parti Baath et par le gouvernement de Hafez al Assad. En effet, le mouvement "rectificatif" introduit par le président Assad consécutivement à la prise du pouvoir en 1970²⁷, s'est déroulé depuis six ans, lorsque les aînés de la jeunesse naissent. Sans revenir ici aux conditions politiques qui entourent les premiers pas de ces groupes d'âge, il faut restituer quelques données socio-politiques qui contribuent à comprendre le chemin emprunté par les *shabâb*. L'urbanisation se poursuit, ce qui provoque le basculement d'une partie importante de la

²⁴ Youssef Courbage (1994) "Evolution démographique et attitudes politiques en Syrie", *Populations*, 49-3.

²⁵ Le taux de natalité demeure constant autour de 45 pour mille pendant les 15 ans, le taux de mortalité, entre 9 et 7 pour mille. Ces taux traduisent le maintien de pratiques natalistes, avec des taux de fécondité élevés, propres à la première phase de transition démographique, des taux de mortalité en chute en relation avec l'amélioration globale des conditions sanitaires en Syrie.

²⁶ Les chiffres indiqués fournissent l'effectif global d'une classe d'âge, telle que la compte la Banque Mondiale.

²⁷ Le mouvement rectificatif consiste en un ensemble de réformes pour introduire quelques éléments d'ouverture aux libertés politiques ou économiques, sous le contrôle du parti Baath, Elizabeth Picard (1985) *Espaces de référence et espace d'intervention du Mouvement Rectificatif au pouvoir en Syrie, 1970-1982*, thèse d'habilitation.

jeunesse vers les villes. La dichotomie des deux mondes, entre l'urbain et le rural, demeure forte - voire se renforce - mais une certaine fluidité des deux univers est accentuée. Symptomatique de ce processus, de l'ensemble des personnes interrogé, trois seulement n'ont connu que le monde urbain. Il ne faut pas omettre que ce phénomène se poursuit expliquant la croissance de nouveaux secteurs urbains comme la banlieue de Jaramana à Damas.²⁸ Comme le propose Asef Bayat, il est donc possible d'envisager le groupe d'étude comme susceptible de fournir un mouvement de jeunesse car les jeunes prennent place dans les espaces polymorphes de la ville, propice à une indépendance accentuée²⁹.

Les politiques en faveur de l'éducation - qui se couplent d'un embrigadement de la jeunesse dans un ensemble d'institution - favorisent une élévation de la fréquentation des écoles, des lycées et des universités³⁰. C'est donc une des générations les plus instruites. Cependant, dans le même temps, les conditions de formation se modifient rapidement. Pour le groupe d'âge considéré ici, les effets de la crise qui affecte la Syrie à partir de 1986-1988³¹, se traduisent par une désorganisation massive de l'éducation primaire qu'ils atteignent, pour les jeunes, en 1983, pour les plus vieux en 1998. Parmi les traits saillants, le corps enseignant connaît une profonde inertie autour d'un manque de moyens, d'un encombrement des classes, d'un vieillissement des équipements. Une solution reste l'émigration.

"Entre 1991 et 1994, nous partons pour la Libye, à Tripoli. Mon père peut poursuivre sur place. La situation en Syrie à l'époque est très dure financièrement. En tant que fonctionnaire, mon père ne gagne que 500 livres (...) Pour moi, la Libye est un lieu noir, c'était difficile sur place. Je me souviens très bien de rentrer enfin de là-bas." (entretien A³²)

A l'âge du brevet, étape décisive pour les Syriens³³, en moyenne à 14 - 15 ans, soit entre 1991 et 2005, les effets se font nettement ressentir³⁴. Les professeurs divulguent globalement un savoir de manière théorique et sans véritable support pédagogique. En cela, la jeunesse syrienne est aussi celle de la crise de l'État syrien qui s'est traduite par une désorganisation des structures de services publics.

L'entrée sur le marché du travail se révèle de manière similaire complexe. Avec un taux de chômage de 22%, le plus fort taux enregistré pour la jeunesse³⁵, indéniablement, le contexte du marché du travail se révèle difficile pour les jeunes syriens. D'un autre point de vue, le monde du travail conditionne largement l'insertion sociale de la jeunesse.

²⁸ Cette banlieue de Damas connaît une forte croissance, à partir du village historique, sous l'action de deux processus. D'une part, elle demeure le territoire de migration des communautés du Sud de la Syrie, principalement du Jebel Druze, à quoi se sont ajoutées les vagues de déplacés irakiens. D'autre part, elle est le lieu privilégié d'implantation de nombre de jeunes couples de classe moyenne ou élevée qui ne peuvent s'offrir de maison ou d'appartement dans le centre de Damas, devenu prohibitif.

²⁹ Asef Bayat, *op. cit.*, p. 7.

³⁰ Derek Hopwood (1988) *Syria, 1945-1986, Politics and Society*, Londres, Routledge, p. 115-132. Richard Antoun, Donald Quataert (1991) *Syria: Society, Culture and Polity*, Albany, State University of New York Press.

³¹ Pour l'analyse de cette crise, voir Ebehard Kienle (1997) *Contemporary Syria: Liberalization between Cold War and Cold Peace*, Londres, British Academic Press.

³² L'ensemble des entretiens est anonyme, et rendu par des lettres de l'alphabet.

³³ Chaque examen définit le parcours suivant pour le jeune syrien de manière relativement coercitive. Ainsi les notes du brevet permet ou non d'accéder à certaines filières. Il en est de même pour les notes du baccalauréat (entretien D et E)

³⁴ Une nuance serait à apporter pour les plus jeunes. Les réformes de 2002 - 2003 libéralisent l'enseignement, qui donne accès à une plus grande offre de cours, ce qui permet aux plus jeunes de disposer d'une offre plus variée. Mais il est possible de postuler que les lenteurs de la bureaucratie syrienne et les modalités de mise en œuvre des réformes ont retardé de quelques années l'effectivité de ces nouvelles dispositions.

³⁵ Noura Mahmud Kamel (2009) *Youth and the Labor market in Syria*, thèse d'économie (American University of Beirut)

"J'ai commencé à travailler à 12 ans, d'abord dans une échoppe, puis un restau, puis... Il faut bien gagner un peu d'argent en complément." (entretien H)

Le travail dès le début de l'adolescence est loin d'être anecdotique bien qu'il échappe le plus souvent à la comptabilité internationale. En outre, le volume global de travail reste fort, avec le plus souvent deux emplois assumés.

"Il ne faut pas dire que les Syriens sont fainéants, on travaille tout le temps et depuis très jeune. Ce n'est pas le problème du travail ou de l'énergie, mais des conditions (...) On est prêt à tout faire, mais on ne nous laisse pas faire." (entretien F)

L'univers du travail relève aussi de l'espace de l'ouverture, du sens dans lequel il est possible de se développer. En premier lieu, il assure un complément financier qui permet à la personne d'assumer son indépendance entièrement ou bien de pouvoir prétendre à des loisirs et à des activités sans le contrôle de la famille. En second lieu, il est un lieu de socialisation fort autour de rencontres nouvelles.

Pour comprendre les éléments structurant de la jeunesse syrienne, un regard spécifique doit être porté sur les conditions politiques de naissance qui se traduisent dans le discours ultérieur. Entre 1977 et 1990, le pouvoir syrien dominé par les différents services de sécurité connaît une forte contestation des différents courants politiques nés au lendemain de l'indépendance. Dans une certaine mesure, un conflit des descendants se déroule : les fils des hommes qui ont conquis et forgé les premiers temps de l'indépendance syrienne s'affrontent pour définir le sens et la nature tant de l'État que des politiques à suivre. Dans cette lutte, deux camps se dessinent, l'un en positif, le parti Baath qui suit l'orientation donnée par Hafez al Assad, l'autre en négatif, tous les courants qui refusent l'accommodement proposé par le mouvement rectificatif. Progressivement, le premier courant défait les autres forces, soit au cours de campagnes d'arrestations, soit à l'occasion de véritables combats de rue, culminant par l'épisode devenu célèbre de Hama en 1982. Les derniers secteurs de la résistance armée liée aux mouvements islamistes sont vaincus en 1990³⁶. Ce que Michel Seurat a pu lire dans les années 1980 comme la lutte de deux *assabiya* se scelle par la victoire de la *assabiya* militaire³⁷. Néanmoins, les conséquences internes au régime conduisent à d'importants réajustements des outils de contrôles à partir de 1985. Comme le montre Lisa Weeden, le culte du président prend progressivement place, nivelant les autres formes d'expression³⁸. De même, la structure bicéphale - entre Hafez el-Assad et Rifa't al Assad - est unifiée par l'exil du second³⁹. Ce dernier part en 1986, ce qui correspond pour notre population d'étude, à leurs 9 ans pour les plus vieux. La jeunesse se construit donc dans la Syrie réajustée derrière le commandement du parti Baath, des appareils de sécurité, autant prolifiques qu'omnipotents, et d'une direction présidentielle unique. Les "enfants" de l'indépendance prennent la figure unique pour les nouveaux *shabâb*, du Baath.

Faut-il revenir sur les conditions de structuration de l'État syrien au cours des années 1990? Il s'agit simplement ici de rappeler la domination complète d'un pouvoir et d'une idéologie qui refuse la moindre expression de la différence. Cette dernière est directement qualifiée d'"étrangère". Les formes d'enrégimentement de la société se déclinent en fonction des âges de la vie, avec à l'entrée les jeunes du parti, des professions autour d'une myriade

³⁶ Thomas Pierret (2011) *Baas et Islam en Syrie, la dynastie des Assad face aux Oulémas*, Paris, PUF.

³⁷ Michel Seurat (1988) *L'Etat de Barbarie*, Paris, PUF.

³⁸ Lisa Weeden (1999) *Ambiguities of Domination, Politics, Rhetoric and Symbols in Contemporary Syria*, Chicago, Chicago University Press, p. 27-30.

³⁹ Hana Batatu (1999) *Syria's Peasantry, the Descendants of its Lesser Rural Notables, and their Politics*, Princeton, Princeton University Press, p. 232-237.

d'ordre et de syndicats qui relaient les mots d'ordre du centre politique, des confessions, avec des autorités tolérées pourvu qu'elles soient dociles⁴⁰. La figure du chef domine alors les rangs de la société, que ce soit à l'occasion du serment quotidien des jeunes écoliers ou au cours des multiples prestations au service du culte du chef. Est-ce pour autant un système totalitaire? De nombreux travaux montrent qu'une sphère de critique se maintient, si ce n'est officiellement, du moins tacitement⁴¹. Les célèbres blagues syriennes en constituent une des formes les plus permanentes. Cependant, d'autres domaines demeurent sujet à un tabou: les relations extérieures, la formulation d'une pensée qui ne soit pas en accord avec les orientations du temps, enfin - surtout - la critique du chef de l'État. Pour se faire, la concurrence des services de polices et de renseignement assurent un maillage serré de la population qui ne peut promulguer de paroles alternatives sans prendre d'importants risques. Ce contexte constitue le cadre de naissance de la jeunesse syrienne des années 2010, qui a entre dix et vingt ans à la mort du président Hafez el-Assad.

Un dernier aspect mérite d'être ajouté à ce tableau. Quelles furent les "générations" politiques connues préalablement? De manière quelque peu provocatrice, nous avons parlé des enfants de l'indépendance qui s'affrontent au cours des années 1980. À regarder un siècle d'histoire syrienne, un premier temps de genèse socio-politique des élites se situe au cours du Mandat. Comme le rappelle Philip Khoury à partir des années 1930⁴², un basculement de l'élite envers les idéaux prend forme ce qui se traduit par la structuration du mouvement national en opposition à la présence française. En son sein, les deux premiers présidents illustrent deux orientations pour construire le pays. Cette "jeunesse" syrienne, née au début du siècle, devient une génération politique dans les années 1930 et occupe largement les différentes fonctions politiques, économiques et sociales jusqu'aux années 1960. L'accès à l'indépendance en 1946 lui offre de nouvelles possibilités en matière d'action, mais lui impose également des défis. Au cours des années 1940 se forme une relève. Quelques figures prennent place, parmi lesquelles Hafez al Assad⁴³. Ces hommes se situent dans un rapport d'affrontement avec leurs aînés, disqualifiés sous les noms de réactionnaire, de féodaliste, voire de valets de l'impérialisme. Un rapport de lutte intergénérationnel conduit à une radicalisation des discours qui polarise en retour la seconde génération. Bientôt des camps se forment, une fois la première génération écartée, et des polarités et des radicalités naît une violence révolutionnaire ou totalitaire, qui dénie à l'adversaire le droit de demeurer. Des combats, tant envers les anciens abhorrés au nom des idéaux de justice sociale, qu'entre les membres de cette génération, se forme un vide latent dans la mémoire collective.

Une des questions soumises à l'échantillon porte sur le sens de 1946.

"C'est l'indépendance, je crois, enfin tu le sais mieux que moi." (entretien J)

"Il y a quelque chose en Palestine. Le début de la guerre avec Israël?" (entretien I).

Ces deux réponses illustrent sous une forme spécifique le rapport de la jeunesse à l'égard des pères de l'indépendance ou de leur relève. Les combats antérieurs qui ont pu définir la trajectoire syrienne dans le paysage arabe, sont dilués, soit sous la forme de la présentation officielle, dûment apprise et répétée, soit oubliés comme quelque chose qui n'est pas important. Que ce soit en suggérant des dates, ou au cours de discussions plus libres, la fondation de l'unité entre l'Égypte et la Syrie, le renversement politique de 1963, ou le

⁴⁰ Carole Donati (2009) *L'exception syrienne, entre modernisation et résistances*, Paris, La Découverte.

⁴¹ Lisa Weeden, *op. cit.* ou Cecile Boex, *op. cit.*

⁴² Philip Khoury (1987) *Syria and the French Mandate : the Politics of Notables, 1920-1945*, Londres, I.B. Tauris, p. 346-375.

⁴³ Sur les premiers temps de militantisme, voir Lucien Bitterlin (1986) *Hafez al Assad: parcours d'un combattant*, Paris, ed. Jaguar p. 32 et suivantes et Patrick Seale (1988) *Assad of Syria: the struggle for the Middle East*, Berkeley, University of California Press.

mouvement rectificatif de 1971 reçoivent de vagues échos sans guère de relief pour les jeunes. Comment une telle situation peut-elle être expliquée? Un retour sur les conditions de transmission de l'histoire permet de clarifier cette relation à l'histoire nationale. Au cours du secondaire, une histoire nationale - au sens de l'histoire de l'*uruba* - est transmise, dans laquelle la période contemporaine est lue intégralement sous le prisme de l'ascension permanente du parti Baath. Les périodes plus anciennes telles que les empires musulmans, viennent en confirmation de ce qui constitue "la mission éternelle". Certes, pour une partie de l'élite, les programmes diffèrent par un accès aux enseignements scolaires français par exemple. Cependant, dans ce cadre encore, les traits saillants des autres générations disparaissent. Il faut donc percevoir dans le groupe des 21 - 35 ans syrien, un ensemble de personnes qui numériquement peut constituer en groupe en soi, dans la mesure où ses effectifs l'imposent dans le paysage social ou culturel, qui est relativement déconnecté du passé national contemporain, dont de vagues échos ou des images rigidifiées lui sont parvenus.

Si ce groupe peut être défini comme "jeunes" par son âge, il peut aussi être qualifié, par certains aspects, de génération, c'est-à-dire un groupe partageant des expériences communes en matière mémorielle. Avant de réfléchir plus amplement sur les événements fédérateurs de ce groupe, puis de voir au contraire, les voies qui amènent des distinctions en son sein, une étude des modalités de socialisation - entre autres politique - s'impose pour comprendre la manière dont, en 2011, certains jeunes ont pu constituer une jeunesse, au sens de groupe actif politiquement. Les moments de socialisation⁴⁴ présentent des ressemblances, les cadres spatiaux sont proches. Tous les entretiens, ainsi que de nombreuses observations, révèlent la persistance du quartier comme cadre d'insertion dans la société.

"Le souvenir le plus fort, le retour en Syrie. Je me souviens de revenir dans le quartier. Nous vivions tous dans deux à cinq maisons, toute ma famille. J'avais toujours connu ces endroits. C'est un retour au rêve." (entretien A)

"Je me souviens de mon premier voyage vers Deraa. Nous ne partons qu'avec ma sœur, en bus. C'est mon premier grand voyage en bus. Je me souviens surtout, c'est le silence sur place en arrivant. Tout est différent. Ca changera quand Deraa deviendra le lieu de résidence (iqama) et non celui de vacance. Tout de même c'est de cela que je me souviens fortement." (entretien I)

"Peux-tu me parler de ta famille?"

Ma ville est un lieu où l'on peut voir aussi bien les citadins que les bédouins, ceux qui appartiennent à la ville et ceux de la campagne. Dans ma famille, ..." (entretien H)

Chacun situe son premier souvenir dans son lieu de naissance. Plus précisément, ce cadre ressort comme l'élément sensitif qui donne une cohérence à l'expérience. Il reste le cadre d'existence, encore habité, ou le lieu d'appartenance forte. L'identité, au sens d'un sentiment d'appartenance, se construit en premier lieu envers cet espace. Ainsi le passé peut être restitué en vertu de cela.

"1946, oui, c'est le moment où Sultan Atrash s'allie à la Jordanie. Il n'est pas encore avec la Syrie et cela crée des difficultés." (entretien D)

"2002, des bédouins de la région sont venus attaqués les druze de Suweida" et la même personne de préciser plus tard "les druzes du Liban ce n'est pas pareil (...) ni ceux qui ne sont pas de Suweida ou autour." (entretien B)

⁴⁴ Claude Dubar, reprenant les travaux de Peter Berger et Thomas Luckmann, distingue deux périodes de socialisation, qualifiées de primaire et de secondaire, Claude Dubar (1998) *La socialisation, construction sociale et professionnelle des identités*, Paris, Armand Colin, p. 98.

Le quartier ou la ville moyenne reste donc l'emplacement dans lequel la socialisation des Syriens se produit. Une insertion en politique et un croisement des populations peuvent aussi en découler.

"J'ai toujours habité Khaldiyé (...). Je ne peux pas me souvenir de choses plus importantes que le bombardement cette nuit... Tu sais... Nous [les habitants du quartiers] étions tous là."
(entretien F)

Ici encore, le cadre de la mémoire individuelle se forge autour d'une identification à un "nous" de quartier. Ce trait n'est pas sans rappeler les premiers mécanismes de construction des appartenances partisans en Syrie, depuis les années 1930 jusqu'aux années 1960. Philip Khoury décrit ainsi la manière dont les *qabaday* des quartiers de Damas déterminent largement le résultat du scrutin⁴⁵. Ce processus n'est certainement pas de même nature dans la mesure où les mécanismes de contrôles sociaux ont évolués, les géographies urbaines se sont transformées. Cependant, comme l'atteste l'étude de Faedeh Totah sur le principe du Maktab dans le quartier de Bab Touma⁴⁶, la socialisation à base géographique reste pérenne, selon des modalités et des logiques qu'il faudrait pouvoir restituer de manière plus précise.

Parmi ces mécanismes de socialisation, quelle place doit-on accorder à la famille et à ses structures? Une certaine ambivalence entoure les relations familiales comme cadre de définition de la jeunesse syrienne. La plupart des opinions recueillies perçoivent la famille comme le cadre de protection, le lieu élémentaire dans la société.

"La famille, ce sont des relations éternelles, une priorité. Ma famille a été un exemple, pour la solidarité, pour l'harmonie." (entretien E)

"Dans toutes les choses de ma vie, je ne peux pas m'imaginer sans ma famille. Ce sont des relations très fortes. Si l'un est triste, tous le sont... Si je peux faire quoique ce soit, je le fais pour eux." (entretien J)

Cependant, autour de ce premier constat, plusieurs signes de décalage ou de fractures émergent. Ils peuvent renvoyer à une méconnaissance affective des différentes générations.

"Je ne les ai pas connu et ils étaient anciens déjà. Ils sont morts ..." (entretien I)

A cette première ligne, qu'il ne faut pas négliger dans la mesure où l'une des marques distinctives de ce groupe d'âge est de vivre selon des espérances de vie inconnues jusque là⁴⁷, ce qui contribue à la rupture des chaînes de générations, s'oppose celle des mémoires familiales fortes, transmises méthodiquement.

"Nous venons du Yémen", "Oh ma famille est venue au XVIIIe siècle.", "C'est une vieille famille, tu sais chez nous c'est difficile de savoir depuis combien de temps." (entretien D et E)

Peu de syriens semblent remettre en cause le cadre de la famille. Les conflits peuvent être internes, ou internalisés, et faire surgir autant de clans.

⁴⁵ Philip Khoury, *op. cit.*

⁴⁶ Faedeh Totah, "Le Maktab : culture de la jeunesse à Bab Touma" dans Baudouin Dupret, Zouhair Ghazzal, Youssef Courbage et Mohammad al Diyab (2007) *La Syrie au Présent, reflets d'une société*, Paris, Syracuse, Actes Sud.

⁴⁷ L'espérance de vie en Syrie est passée de 49 ans en 1960 à 65 ans en moyenne aujourd'hui, Onn Winckler (1999) *Demographic Development and Population Policies in Ba'thist Syria*, Brighton, Portland, Sussex Academic Press, p. 40.

"La famille, une institution qui ne fonctionne pas (*mu'asasa fashila*). Dans le monde entier, elle est importante, c'est la première cellule. Mais les problèmes viennent avec. Il a les influences avec la famille. Et puis 'pour toujours' est ce que c'est vraiment possible?..." (entretien H)

"Je n'aime pas beaucoup la famille. C'est un support mais comme institution, elle pose problème (...) Elle attribue beaucoup de pouvoirs à certains, dans le sens du roi sur ses sujets. Il y a quelque chose d'arbitraire (*istibdâd*)."

Ces jugements ne peuvent être interprétés comme le signe d'un désespoir. Au contraire, ils portent plutôt une certaine critique devant l'omniprésence, voire l'omnipotence de la famille, qui peut aller à l'encontre des choix individuels.

La transmission se poursuit tout de même largement au sein du groupe familial. Ainsi, lorsqu'il s'agit des récits sur l'histoire politique, plusieurs échos prennent forme.

"Mon père m'a raconté beaucoup de choses sur ses études pendant les années 60. A son école, il y avait la gauche et les Frères Musulmans, les nassériens au milieu et les gens de droite, les riches. A l'école, les Frères Musulmans et les Socialistes sont les plus actifs. ... De toute façon à cette époque, ce n'est pas possible de rester neutre." (entretien A)

"Dans les années 50, c'est l'âge d'or. Il y avait Bakdash, Azm, Khuri... C'est le seul moment de liberté dans ce pays, comme mon père me l'a expliqué." (entretien G)

D'autres encore avouent dans le détour d'autres réponses que :

"Mon frère avait du mal à accéder aux journaux libanais. Du coup, il n'avait les nouvelles que dix jours après. C'est comme ça que l'on a su pour les événements de 1991, tu comprends c'est différent que 2003." (entretien I)

Chaque fois, la politisation d'un membre de la famille conduit à un premier éveil. Cependant elle ne conditionne pas l'engagement ni l'orientation. D'autres mécanismes jouent. Peut-être est-il possible de rapprocher la jeunesse syrienne d'autres groupes d'âge, tels ceux de nombreux pays européens? Ces derniers ne sont pas non plus directement politisés, ce qui suscite de nombreuses interrogations de la part des politistes qui ont rapidement qualifié la jeunesse de dépolitisée. Au contraire, il s'avère qu'une transmission dans l'intime se produit au sein de la famille et que le faisceau de valeurs ainsi acquis construit la vision du monde, déterminant en retour une prise de position. Il s'agit bien, dans le cas syrien, de processus qui se situent en dehors de la sphère publique, monopolisée par un discours d'État, pour un retrait vers des espaces préservés. Les liens horizontaux se sont ainsi révélés un très fort mécanisme de diffusion, de proches en proche.

Les trajectoires se différencient au cours de la socialisation secondaire, qui tient de l'école (principalement du lycée ou de l'université) ou de l'entrée dans le monde professionnel. Les critères hérités de la famille sont alors recomposés au gré des rencontres et des cercles d'échanges. Concernant l'université ou le monde étudiant, l'ambivalence s'exprime fortement. Les études supérieures sont perçues comme un temps perdu, un lieu où la pratique de l'enseignement est déconnectée de toute réalité. Les mots sont parfois forts : "gâchis", "pourri", "absence de dialogue", "égoïsme des profs", "ici, on étudie la philosophie et après on est forcé d'ouvrir un magasin de portable pour vivre" (entretien E, F, C, H). Cependant, le temps des études est aussi perçu comme un élément qui devrait primer sur toute chose, être l'espace d'insertion dans la culture et favoriser le développement du civisme.

"C'est un besoin pour tout le monde. Rien n'est possible sans. Dans l'ignorance, rien n'est possible. Si tu veux faire quelque chose, il faut savoir. Pour le travail ou autre, le savoir est un besoin, un besoin existentiel." (entretien J)

Cependant, ce ne sont plus globalement - jusqu'aux premiers mouvements de mars 2011 - dans l'université et au sein de ses structures de jeunesse officielles que prend place la découverte du monde politique. A la marge en revanche, quelque chose se produit.

"Je refuse de faire pharmacie. Je fais la faculté de littérature française. Je rencontre beaucoup de jeunes à ce moment qui partagent ma vision. Nous discutons autour de projets artistique. Pour moi l'art et la liberté vont ensemble. Je choisis, donc je suis libre." (entretien I)

Au-delà de l'investissement dans la culture, ce témoignage recoupe les analyses développées par Cécile Boëx qui démontre comment, en contexte autoritaire, la pratique culturelle pour des artistes et les formes multiples d'expression qu'elle autorise deviennent autant de supports potentiels à la contestation⁴⁸. En outre, la médiation culturelle favorise la croissance de cercles de connaissance qui en retour, s'identifie autour du support intellectuel. Ici, encore, il faut émettre des hypothèses sur les cercles étudiants entendus comme des groupes se connaissant à travers des activités ordinaires, sans structures, ni but forcément défini⁴⁹. Ces cercles constituent les cadres de l'échange d'expérience, qui, notamment à Alep, servent de fondements aux mobilisations actuelles.

"Nous suivons l'actualité en groupe à l'Université. Le soir de la chute de Bagdad, on est descendu dans les rues du campus, on était en colère et bouleversé, avec les amis, avec les autres étudiants... Ce n'était pas permis mais on nous a laissé." (entretien J)

Au sortir de l'école ou de l'université, pour ceux qui ont pu accomplir une trajectoire conforme à leur souhait - nombre d'étudiants sont orientés en fonction de leur note de brevet - se forme une autre sensibilité qui leur permet d'approcher différemment certaines réalités socio-politiques (entendues au sens large du terme)

Pour tous, le monde du travail devient celui de l'entrée en contact avec une réalité d'expérience et d'épanouissement. A la question: "Qu'est-ce que représente le travail?", la réponse s'oriente après quelques considérations personnelles sur des aspects généraux. L'accomplissement personnel ou le creuset d'expériences auquel doit conduire le travail, laissent percevoir le processus d'individualisation de cette entrée dans ce monde. Certes, cet enthousiasme n'est pas empreint, parfois, de critiques à l'égard du mode de fonctionnement.

"Le travail, c'est important. A l'université, nous ne sommes pas préparés. Nous n'avons pas la capacité. Là, il faut être créatif." (entretien C)

"Le travail, c'est une priorité. Une actualisation de soi, en continuité avec ce que l'on fait." (entretien E)

Mais globalement, l'accès à un emploi confère une indépendance autant financière que mentale. Une sortie effective de la famille se produit par son biais. Si les premiers emplois ne permettent pas, la plupart du temps, d'obtenir une indépendance effective, par manque de ressources⁵⁰, ils autorisent un temps hors du contrôle parental stricto sensu de nouvelles rencontres, ... L'espace de travail demeure aussi un cadre d'échanges intergénérationnels non structurés par la logique forcément familiale.

⁴⁸ Cecile Boex, *op. cit.*

⁴⁹ Sur ce point, voir les résultats d'enquête de A. Kastriou Theodoropoulou, sur les *jamai'ât*, dans A. Kastriou Theodoropoulou (2012), "A different struggle for Syria: Becoming Young in the Middle East" *Mediterranean Politics*, 17, 1-5.

⁵⁰ En atteste l'âge au mariage. La disposition d'un logement de la part du mari reste une condition fortement contraignante pour se marier.

"J'ai voulu rapidement travaillé... C'est là que j'ai découvert les livres, que me confie mon ami sur place. Je découvre un autre univers, il faut que tu les lises, je te donne les titres." (entretien A)

Le processus de socialisation secondaire apparaît en bien des aspects comme aussi important que celui prenant place dans le cercle familial. Il est possible d'envisager la spécificité de la jeunesse syrienne dans ce cadre : à la différence de ses aînés, elle dispose d'un temps nouveau autour de l'université et surtout des premiers emplois, qui lui confère une indépendance tacite à l'égard des structures familiales, au cours de laquelle elle peut recomposer acquis et manière de voir, développés dans la famille.

Le processus de socialisation révèle donc les mécanismes par lesquels les jeunes syriens se sont saisis, au cours de leur histoire, de leur environnement. De ce temps particulier naît une certaine vision des choses. Comment s'articule cette rencontre de la jeunesse et du monde ou des événements contemporains? Quelles seraient les cadres matriciels de la génération 2011? Ici, il faut suivre le développement personnel des individus qui reflètent, à bien des égards, des modes de perception des réalités contemporaines. Distinguons tout d'abord un groupe, ceux des enfants de militants, qui disposent d'une forte sensibilité à l'égard des choses politiques. Ainsi, la mort de Bassel al Assad, en 1994, marque pour un seul des interviewés l'événement politique premier dont il se souvient et dont il peut me restituer les conditions :

"Le premier événement, la mort de Bassel. Ce jour-là, les choses étaient bizarres, j'ai su qu'il se passait quelque chose, sans comprendre ce que c'était." (entretien G)

D'autres sont en mesure de l'évoquer dans l'entretien mais de manière confuse, sans certitude ni sur la date, ni sur les conditions dans lesquelles ils l'ont vécu. Comment une telle déformation s'opère-t-elle?

"Je me souviens en 2000... Ce n'est pas la mort de Bassel? Ah non, ce doit être avant. Je te dis je suis nul avec les dates. En tout cas, pour moi le printemps de Damas, c'est une expérience avortée. Oui, il y a bien quelque chose, mais rien de clair." (entretien I)

Ici, les conditions de formation de la génération prennent toute leur importance : sans support mémoriel devant une histoire récente, immergée dans un temps suspendu au cours duquel les référents sont définis comme éternels - et apparaissent comme tel à travers le président Hafez - la mémoire ne parvient pas à retenir ou à saisir des moments forts. Distinguons tout de même quelques individus qui retiennent, pour mémoire, le printemps de Damas. Souvent, ici l'élément traumatique joue un rôle fort.

"Je me souviens, ils ont arrêté X, nous le voyions tous les jours et discussions de tout. Un jour ils sont venus le prendre. Il y avait une centaine d'agents au moins." (entretien A)

Plus que le moment évoqué, ce sont les expressions d'un mode d'exercice du pouvoir qui attire l'attention de la mémoire, construisant un trauma durable.

Cependant, plus que l'intronisation du nouveau président, plus que les mouvements de contestation qui l'entourèrent, un moment fédère les mémoires des 21 - 35 ans. Ici, il faut retranscrire plus longuement quelques passages pour les comprendre.

"La guerre d'Irak, c'est la première ouverture au monde. Par les réfugiés et les Palestiniens du camp de Taneq. J'ai beaucoup de discussions. C'est le moment où je comprends les mots de liberté ou de dangers, dans des circonstances particulières (...) Avec les entretiens avec les Irakiens, les mots prennent un sens, ce n'est pas juste une "bombe", autre que simplement une "explosion". Je comprends ce que cela fait. Je découvre la réalité du sens. Nous voyons les gens qui vivent dedans.

Ce n'est pas juste de la télévision (...). Je me souviens de la chute de Bagdad. Au début, c'est la surprise, qu'une heure suffise pour prendre la ville. (...) La prise de Saddam, le monde a voulu que cette image soit. C'est un choc. Il y a un décalage entre "le grand" et "le prisonnier qu'il est". (...) L'exécution, en plus, c'est une circonstance de fête (...) c'est juste un homme. Il aurait pu être un simple homme. A la fin c'est un homme." (entretien I)

"La chute de Bagdad, c'était terrible. J'avais l'impression que c'était la fin du monde, que le lendemain, les Américains seront là et tout sera bouleversé." (entretien A)

"De la guerre d'Irak, j'ai un souvenir précis. S'il y a quelque chose qui arrive là-bas, ça va arriver partout. S'ils arrêtent, ils arrêteront tout. L'Irak, c'est le premier pays arabe. (...) Je ne parle pas du système, c'est différent. L'Irak a un niveau social élevé. (...) Nous, dans les années 1990, (...), nous discutons souvent de l'Irak. A l'époque, c'est le boycott. Nous avons des liens forts autour du commerce. Du point de vue de l'humanité, ressenti forcément, nous percevons l'oppression (*Zhulm*)." (entretien F)

"L'Irak, c'est de l'ingérence américaine, le Grand Jeu, au plan politique. Mais le peuple n'y est pas, le peuple n'est pas là. C'est une occupation véritable." (entretien G)

Tous convergent en trois ou quatre points importants. Cette expérience est globalement traumatisante. Le ressenti de fin du monde advient dans l'ensemble des témoignages. Sans vouloir extrapoler, il faut se demander si la confrontation à la mort violente et à la destruction de masse - ou ce qui est vécu comme tel - ne constitue pas un temps particulier qui construit dans le futur, une potentialité à pouvoir affronter une trajectoire susceptible d'occasionner la mort. Ce qui est perçu comme de l'ordre de l'impossible se produit rapidement et violemment. Le second registre de lecture des souvenirs atteste d'une intrusion émotionnelle de l'Irak dans le quotidien. Se croisent deux sentiments forts : celui de la justice et celui de l'offense. Un commentaire commun revient : la dictature n'est pas l'enjeu du problème, la question se porte sur la manière, la méthode de l'ingérence. Le recours à l'invasion est perçu comme une profonde injustice alors que le déploiement de troupes atteste de toutes les formes de l'offense, au sens de l'atteinte à l'honneur. Le troisième temps prend place avec l'exécution de Saddam Hussein, citée maintes fois. Deux images contradictoires s'en dégagent une fois encore. L'homme traîné vers la pendaison devient un écho des sommes d'arbitraire de la guerre. Tous reviennent sur l'absence de jugement clair, d'exécution rapide et quelque peu furtive. La pendaison et la mise en scène d'un homme vieillissant et disparaissant rend compte pour d'autres d'une prise de conscience : ce n'est qu'un homme. Un processus de désacralisation ou de désenchantement des idoles se produit au cours des ultimes étapes de la guerre d'Irak. Cette dernière constitue sans nul doute, une matrice forte de l'émergence de consciences politiques variées.

Il n'est guère possible de minimiser ce temps. En effet, au cours de l'attaque américaine, pour la première fois, les jeunes syriens peuvent suivre sur des chaînes satellitaires le déroulement des opérations. Par ailleurs, à la différence de la guerre de 1991, les chaînes de radio et de télévision syriennes suivent de manière plus ample et critique les événements⁵¹. Il en résulte une prise de conscience par l'image et le bulletin d'information. Ces deux supports ne pourraient cependant expliquer à eux seuls l'ampleur du phénomène mémoriel et politique. S'y joint la vague de réfugiés irakiens, bientôt présents dans la plupart des lieux de vie. Les discussions et les échanges avec de nombreux déplacés, dont les effectifs

⁵¹ La différence majeure entre les deux guerres, tient au mode de transmission de l'information et aux alliances syriennes. En 1991, les nouvelles sont parcellaires et ne peuvent être glanées que dans les journaux autorisés en Syrie. La participation de la Syrie au côté des États-Unis dans le combat contre l'Irak favorise un relatif silence officiel. En 2003, les chaînes satellitaires retransmettent en direct les progrès et événements majeurs de la guerre. Cette diffusion est d'autant plus favorisée qu'elle permet la production d'images contraires au mythe de la croisade pour la liberté, point défendu par le régime.

culminent en 2006-2007⁵², favorisent une prise de conscience, une immersion dans la réalité sensible de la guerre d'Irak. En outre, l'importance du phénomène de violences et d'exil interagit avec les craintes sociales et culturelles véhiculées au sein des communautés syriennes⁵³. Les échos syriens de cette crise qu'ils soient par la place médiatique occupée par la guerre auprès de groupes qui demeuraient en dehors des activités politiques du monde, ou par l'importance des rencontres avec les survivants de crise, créent, sans nul doute, les bases de questionnement pour les événements d'avenir. En outre, ils contribuent à une lecture et un paramétrage actuel de nombreuses variables pour les jeunes syriens, que ce soit sur les questions entourant une intervention étrangère, ou celles du renversement de la dictature. En un sens, une politisation protéiforme et floue de la jeunesse prend place à travers la situation de l'Irak.

Comment peut-on lire l'événement? Est-ce un relent de nationalisme arabe tel qu'il a pu structurer la pensée politique syrienne⁵⁴? Pour répondre à cette question, deux aspects peuvent être étudiés conjointement. Y a-t-il une sensibilité des jeunes devant des imperfections politiques et de quelle manière les vivent-ils ? Les autres thématiques arabes sont-elles ressenties de manière aussi vive? Dans ce sens, le choix de la question palestinienne prend sa place dans la mesure où elle a constitué historiquement un vecteur de mobilisation et de politisation. Autour des élections de 2005, qui voient la victoire de Hamas et un tournant significatif dans la gestion palestinienne - contemporain par certains aspects à la crise irakienne - pourrait prendre place une réplique du sentiment développé par la guerre d'Irak. Toute autre est la réaction. Pour une partie des entretiens, aucune réponse n'est obtenue, si ce n'est "De quoi parles-tu?". Pour d'autres, elle devient l'occasion d'une longue digression sur la question de Palestine autour de laquelle deux axes de lecture apparaissent : une critique des divisions internes permanentes aux mouvements palestiniens comme facteur de faiblesse à l'égard du pouvoir israélien, et un sentiment de partage d'ordre humanitaire à l'égard des palestiniens. Donc l'un des moteurs du sentiment panarabe - la mobilisation palestinienne - ne fonctionne plus auprès de la jeunesse. En revanche, lorsqu'il est question des faits politiques ou du système dans laquelle la jeunesse évolue, sa perception est affûtée et relativement unifiée. Nul ne souhaitera changer de sujet lorsque la conversation s'engage sur la corruption, ou la justice. Les deux valeurs se complètent, l'une devient occasion de parler de l'autre. L'absence de justice et l'omniprésence de la corruption font dire à quelques personnes : "Nous ne connaissons que ça". Une perception claire et fortement critique des dysfonctionnements du régime est présente chez tous les répondants, qui ne masquent pas leur rejet de formes d'oppression des individus. Pour beaucoup aussi, la corruption s'élabore dans la relation, la corruption est "rendu" possible par celui qui accepte de payer. Une mentalité est dénoncée dans ce procédé, le plus souvent rattachée à "ceux" qui ont accepté ce système. Une rupture générationnelle rejoue ici l'ébranlement du contrat social⁵⁵. Plus que d'ancrages politiques nets et fortement marqués, il est possible de parler de sensibilisation politique extrêmement diffuse et présente chez la plupart des jeunes, qui peuvent refuser la politique, comme choix politique,

⁵² Kamel Dorai (2009) "Le rôle de la Syrie dans l'accueil des réfugiés Irakiens depuis 2003 : espace de transit, espace d'installation", *Méditerranée*, 113.

⁵³ Si l'on peut être d'accord avec Fabrice Balanche sur un point de sa lecture confessionnelle du mouvement, ce serait dans la manière dont le choc irakien réactive des craintes anciennes chez les communautés chrétiennes. Voir pour une présentation confessionnelle de la crise, Fabrice Balanche "La Syrie : Guerre civile et guerre communautaire" 12 juin 2012, *La Croix*, et une analyse critique de cette approche, Thierry Boissière, *op. cit.*

⁵⁴ James Janowski, Israel Gershoni (1997) *Rethinking Nationalism in the Arab Middle East*, New York, Columbia University Press.

⁵⁵ Sur la théorie du contrat social et sa signification actuelle, voir Steven Heydemann (1999) *Authoritarianism in Syria, Institution and Social Conflict, 1946-1970*, Ithaca, Londres, Cornell University Press et Fred Lawson (2009) *Demystifying Syria*, Londres, Saqi.

au nom d'une dénonciation des perversions supposées contenues, ou qui peuvent accepter de vouloir transformer les éléments hérités d'un système qui ne correspond plus à leurs attentes.

Dès lors, au regard des vecteurs de convergence, le mode de gouvernance établie depuis 2000, marqué par une ouverture limitée ou contrôlée, ainsi que le cadre régional dans lequel se sont reconfigurés les rapports de pouvoir, pourraient servir de matrice générationnelle à la jeunesse syrienne, devenue une génération 2011. Ne serait-ce pas écraser les différences fortes qui existent au sein de ce mouvement? Plus que d'une génération, les événements attestent de modes de diffraction variées reprenant les analyses proposées par Jean-François Sirinelli. Quelques lignes de division méritent de plus amples études, tentons d'en dresser les caractères majeurs. Le premier trait marquant renvoie non à la confession, qui est souvent seconde, mais au lieu de vie, au lieu de développement personnel, celui dans lequel les premiers souvenirs prennent forme. En effet, être sunnite à Alep ou à Deraa ne signifie pas la même chose, car les modalités de définition de l'appartenance se construisent autrement. Parmi les traces fortes de cette division régionale ou locale, retenons la manière dont une mémoire est transmise, comme le déclarent, de chaque côté, des intervenants du Hawran ou du pays Druze. Les événements en cours deviennent le théâtre de démonstrations symboliques de cette division, comme à l'époque où les protestataires de Hama saluaient le réveil d'Alep, par un "*Sabah al khair ya alep!*"⁵⁶. Le message divise clairement les nouveaux entrants dans le mouvement par secteurs géographiques. Cette conscience localisée habite fortement les jeunes de Syrie et structure leur regard sur le monde. Au-delà des régions ou *muhafazat*, chaque unité territoriale devient un cadre autonome des autres espaces, complexifiant l'unification d'aspiration. Les divisions entre confessions, entre l'urbain et le rural, entre les classes sociales, se rejouent dans le cadre de ces régions, de tailles variées approchant le quartier en ville, le *nahia* en campagne.

Les temps de la politisation marquent autant de ruptures parmi les jeunes syriens. A l'exemple de l'entrée précoce en politique autour de la mort de Bassel al-Assad, s'opposent de nombreuses réponses qui ne se souviennent que de la guerre d'Irak de 2003, vécue pour les plus anciens à l'âge de 26 ans, pour les plus jeunes, à 11 ans. Pour le groupe d'âge, l'entrée en politique autour d'un événement datant de plus de 15 ans, atteste du vide politique et des mécanismes de censure multiples existant. Deux réponses particulières ont orienté un approfondissement de la recherche.

"La première chose dont je me souviens, c'est le printemps de Damas, surtout le club Atassi. Nous connaissions beaucoup de monde et d'amis de la famille qui ont travaillé aux conférences et à préparer cela. Il y avait un espoir, un renouveau." (entretien A)

"La première chose dont je me souviens, c'est à l'occasion du démantèlement des clubs de Damas. Il y avait des discussions à ce moment sur tous les sujets. Un jour, j'ai vu notre voisin se faire arrêter, ils ont tout détruit en voulant le prendre." (entretien D)

Le printemps de Damas⁵⁷ devient le vecteur de mobilisation pour deux personnes âgées de 23 et 21 ans. Cet événement constituerait-il une matrice pour les opposants au régime actuel ? Les trentenaires démentent cette conclusion.

"Oui, il y a une tentative. Enfin, cela concernait surtout le monde des intellectuels. A l'époque, je ne suivais pas la politique, mais je me souviens, les clubs, les réunions. Oui, on peut dire que c'est quelque chose d'avorté". (entretien I)

⁵⁶ Zénobie (2011) "Les mots de la révolution syrienne", *Le monde diplomatique*, juin 2011.

⁵⁷ Sous cette expression, prennent place un ensemble d'épisodes consécutifs à l'arrivée au pouvoir du président syrien actuel, voir Najati Tayyara (2002-2003) "Chronique d'un printemps", *Confluences Méditerranéennes*.

Les personnes absentes de Damas récusent de même son importance.

"Le printemps de Damas, je ne vois pas... Tu veux dire le printemps syrien?". (entretien C)

Pour la plupart, cela ne fait tout simplement pas sens, quel que soit l'âge considéré. Comment dès lors, peut-on comprendre l'engouement des deux premiers et le refus catégorique des autres à attribuer de l'importance à cet épisode? Pour les refus, la lecture est rétrospective et fortement marquée par les temps du politique. Certes l'entrée au pouvoir du président avait marqué une possible ouverture, quelques changements. Ces transformations - qualifiées de cosmétiques⁵⁸ - se révèlent importantes tout de même pour la vie quotidienne : accès à l'internet, ouverture à la vie mondiale par la télévision ou par le renouveau des échanges, accès à un certain mode de vie avec l'ouverture de franchise. Néanmoins, ni la succession de 2000 ni l'épisode du printemps de Damas n'avait scellé d'entrée en politique, pour la majorité des interviewés. Pour les deux répondants qui posent le printemps de Damas comme quelque chose d'important, au point même d'oublier le 11 septembre 2001 comme marqueur mémoriel⁵⁹, l'événement est directement rattaché à deux autres éléments importants. Tout d'abord, une surprise se produit avec "le président aux yeux bleus", ou celui qui a permis.

"Qu'on s'habille différemment. Avant, nous avions l'air de soldat, en kaki, l'uniforme des *futuwa*, (...) les groupes de jeunesse comme pour le service militaire. Après, on a pu venir comme on pouvait." (entretien D)

Ce changement d'habits matérialise quelque peu une transformation de la société. Rapidement, l'autre souvenir rapporté est celui d'une arrestation. Le rappel de l'arbitraire - ou sa découverte effective - scelle l'entrée en politique. Le paradoxe historique veut que finalement ce soit les plus jeunes, ceux qui n'ont pas pu connaître préalablement ce choc, qui sont le plus touchés par ce que leurs aînés proches, les trentenaires, décrivent, sans le dire comme le chant du cygne des générations anciennes. Une division par sous-catégorie d'âge mérite d'être retenue.

En conclusion, il est possible de dresser quelques types autour des jeunesses ou des générations syriennes en formation. Les jeunesses nées aux événements et à la socialisation politique, prennent des figures variées partiellement en fonction des opportunités offertes par le nouveau président. Ainsi, une jeunesse intégrée dans le mouvement des réformes économiques, se structure par une image revendiquée de la modernité et par l'appartenance à l'économie libéralisée. Dotée de revues, dont *al Shabablik*, de lieux de vie spécifiques, au premier rang desquels se tient le Mall, d'espaces de rencontre, comme les cafés de Sha'alan⁶⁰, elle a pu profiter d'une ouverture aux secteurs privés et bénéficier d'opportunités inédites. Une seconde forme de jeunesse intégrée, bien que davantage contestatrice, s'apparente aux jeunes artistes et aux membres du monde de la culture. L'ouverture partielle, favorisée par le régime qui, à l'image du couple présidentiel, aime l'archéologie, encourage la culture par l'essor de festivals, autorise la première structuration de mondes artistiques profondément renouvelés, mais aussi en contact avec leurs aînés. Ils construisent rapidement, au sein des espaces délaissés par le contrôle tatillon de l'administration, des espaces alternatifs à partir desquels ils se forment une vision du monde les entourant. Cette dernière se révèle le plus souvent

⁵⁸ Laura Ruiz de Elvira Carrascal (2010) "L'État syrien de Bachar al- Assad à l'épreuve des ONG", *Maghreb-Machrek*, n° 203.

⁵⁹ Qui finalement, n'a pas laissé beaucoup de traces pour les enquêtés.

⁶⁰ Leïla Vignale, "La "nouvelle consommation" et les transformations des paysages urbains à la lumière de l'ouverture économique : l'exemple de Damas" dans Sylvia Chiffolleau (2006), *op. cit.*

hautement critique d'un ensemble de codes sociaux. Sur cet élément, la contestation peut aisément se greffer.

Viennent les jeunes, exclus des dynamiques initiées par le régime. Au rang des exclus, il faut compter les descendants d'opposants, marginalisés, aux perspectives sociales et économiques fortement limitées. Ils véhiculent une mémoire politique partiellement effacée pour d'autres, comme l'attachement à des valeurs d'État socialisant. Ils n'ont pu le plus souvent suivre de trajectoires faciles au sein des études et de l'emploi. Ils expriment une claire conscience de l'environnement syrien dans ses dimensions politiques et économiques. Un second groupe d'exclus est plus vague et vaste. S'y retrouvent l'ensemble des personnes non affectées par les mécanismes de mutation sociale créés par le régime. Ils constituent une majorité des milieux ruraux et des villes moyennes. Deux mécanismes d'exclusion se retrouvent : les formes de corruption autour des échanges de terres, qui s'exercent au détriment des exploitants le plus souvent, et l'omniprésence de personnes en charge de réguler les mécontentements. Plus qu'une génération, la jeunesse syrienne constitue des générations forgées et marquées par des processus de socialisation qui les conduisent aujourd'hui à participer sous des multiples manières aux événements.